

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

HOULE &amp; CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

### LES DEUX FRÈRES

XIX

JEAN LAPIN ET LE FORÇAT—(Suite.)

— Un peu, compagnon. Il y en a même un qui a pleuré quand je lui ai dit que j'étais ouvrier charpentier, que je m'étais donné un coup de bisaigüe en équarissant une poutre, et que depuis trois mois je ne pouvais travailler, que je mourrais de faim et que j'en étais réduit à porter du fumier que je ramassais sur les chemins et que je vendais pour une assiettée de soupe. Justement, quand je les ai rencontrés, j'avais ma brouette à demi pleine et je suivais tranquillement la grande route.

— Et où te l'es-tu donc procurée, cette brouette ?

— « Là-bas. »

Ce « là-bas » mystérieux, c'était le bagne, le bagne de Rochefort.

Alors le forçat raconte l'histoire de son évasion. Il était sorti du bagne, affublé, d'une blouse d'ouvrier libre, le soir, à la fermeture des portes de l'arsenal. Les amis qui avaient préparé son évasion lui avaient procuré une brouette. Il avait poussé la brouette devant lui, avait demandé du feu pour son brûle-gueule au portier consigne de la ville et était sorti de Rochefort aussi tran-

quillement que de l'arsenal; puis il avait fait deux cent lieues ainsi, poussant sa brouette devant lui, suivant les grandes routes et saluant les gendarmes, voyageant la nuit, dormant le jour sur

le revers des fossés, évitant les villes et les villages. Jean Lapin l'écoutait avec une naïve admiration.

— Tu mériterais de t'appeler comme moi, lui dit-il; tu es un fier lapin.

— Mais, reprit le forçat, tu as fait un joli coup, toi aussi, à ce que disent les gendarmes ?

— Ne m'en parle pas, dit l'homme au chien, j'ai fait un faux coup et non un vrai.

— Conte-moi donc la chose...

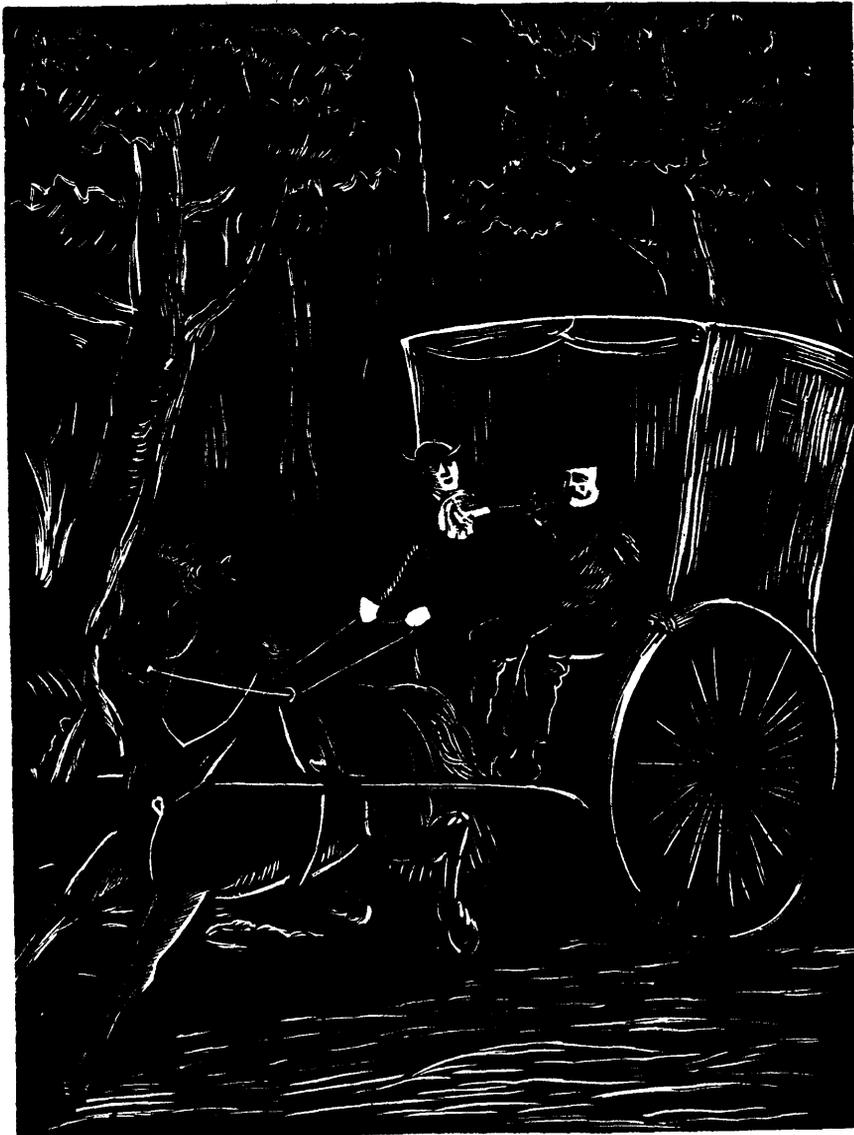
— Voilà: j'étais braconnier et je ne vivais guère de mon métier. Ce n'est pas que le gibier manque, au contraire, mais on le donne pour rien. J'avais toujours eu l'idée de travailler en grand. Voilà qu'un jour, me trouvant dans une auberge d'Avallon, j'entends deux riches marchands de bois qui causaient. L'un dit à l'autre:

« — Après-demain, le courrier s'arrêtera à votre porte avec les fonds.

« Ils jasaient sans se méfier de moi qui buvais une chopine de vin blanc dans un coin, et qui fus bientôt au courant. Le marchand de bois devait envoyer à son confrère un groupe de quinze mille francs.

« Le confrère avait une maison de campagne sur la route, de

l'autre côté de Châtillon. Il faut te dire, que le courrier qui porte les dépêches est un méchant cabriolet à un cheval, et il part d'Avallon à minuit.



Je pressai la détente et le coup partit.

« A une heure du matin, j'étais en haut de la côte et j'attendais le courrier. Quand il fut près de moi, je criai au conducteur d'arrêter et je lui dis :

« — Me donneriez-vous bien une place jusqu'à Châtillon.

« C'est leur bénéfice, aux courriers, de prendre un voyageur en route, à côté d'eux. Il me demanda trente sous.

« — Topé ! lui dis-je.

« Et je montai et m'assis à sa gauche.

« La nuit était noire, la route déserte ; il tombait un petit brouillard qui pénétrait jusqu'aux os.

« Je n'avais pas d'armes en apparence, mais dans ma poche un petit pistolet chargé de gros plomb. Le sac des dépêches était entre les jambes du courrier.

« Comme nous arrivions dans un vallon où il n'y a ni ferme, ni maison, un endroit quasiment sauvage comme celui-ci, si ce n'était que la route y passe, je feignis de m'endormir et je cessai de causer.

« Mais, en même temps, je tirai le pistolet de ma poche et l'appliquant brusquement sur l'épaule du courrier, à cet endroit qu'on appelle la clavicle, je pressai la détente et le coup partit.

« Le courrier mourut sur le coup. Je le sentis se renverser sur moi en poussant un soupir.

« Alors je lui pris les guides des mains et j'arrêtai le cheval. Puis je m'emparai du sac des dépêches et sautai hors de la voiture.

« Il y avait un bois tout auprès ; je m'y enfonçai, laissant le cheval continuer tranquillement son chemin au petit trot.

« Le sac était bien léger pour enfermer un group de quinze mille francs, mais je pensai que c'était peut-être des billets de banque et non point de l'or. Et quand je fus sous bois, je pris mon couteau pour éventrer le sac, car il était en cuir et fermé par un cadenas. »

Le braconnier continua :

« J'éventrai donc le sac ; mais à mon grand étonnement, j'eus beau fouiller les dépêches en tous sens, il n'y avait pas d'argent.

« J'avais un couteau, je cherchai un sapin, et je me fis une torche avec une branche résineuse.

« Le vent était mort, la pluie ne tombait plus et j'étais au plus profond du bois. Je battis le briquet et j'allumai tranquillement ma torche pour voir clair.

« J'avais toujours l'espérance que les quinze mille francs se trouvaient en billets de banque sous enveloppe.

« J'ouvris toutes les lettres l'une après l'autre. Pas plus de billets que d'or ! J'étais voilé et j'avais commis un crime inutile.

« Alors la peur me prit et je me sauvai laissant le sac et les dépêches dispersées sur le chemin du bois. Personne ne m'avait vu monter dans le cabriolet du courrier ; l'endroit où j'avais tiré le coup de pistolet était désert ; d'ailleurs le bruit de la voiture qui roulait avait affaibli celui de la détonation. Je songeai à tout cela et me dis que je n'avais rien à craindre ; je m'en retournai donc tranquillement à la maison et je me couchai comme si de rien n'était.

« Mais, tout à coup, au petit jour, on frappa à ma porte.

« — Qui est là ? criai-je.

« — Le garde champêtre ! répondit une voix au dehors.

« La peur me reprit. Je me levai, hésitant à ouvrir, et je mis la tête à la fenêtre. C'était bien le garde-champêtre de Laneuville, le clocher d'où dépend ma maison.

« — Qu'est-ce que vous voulez, père Jacques ? lui dis-je.

« — Je meurs de soif, me dit-il, et tu devrais bien me donner à boire.

« Cette réponse me rassura. Je lui ouvris.

« Il entra fort tranquillement ; mais au lieu de poser sa carabine dans un coin, il la garda entre ses genoux.

« — Fais-moi du feu, Jean, me dit-il, j'ai bien froid. Nous boirons un coup, et nous causerons un brin.

« Vous êtes matinal, lui dis-je. Est-ce que vous êtes après les braconniers ?

« Il me regarda de travers.

« — Alors, dit-il, j'y aurais la main ici.

« — Oh ! répondis-je négligemment, vous savez bien que depuis que j'ai fait six mois de prison, je ne touche plus ni un fusil ni un collet.

« — Tu fais une autre chasso... alors...

« — Non, je gagne ma vie honnêtement. Je vais en journée de ci de là.

« — Et tu assassines le courrier qui portes les dépêches, n'est-ce pas ? me dit-il brusquement.

« Je pâlis et jetai un cri. Mais déjà le garde-champêtre me couchait en joue avec sa carabine et je regardais d'un œil stupide mon fusil qui était accroché au-dessus de la cheminée.

« — Tu viens de te trahir, mon garçon, dit-il. Tout à l'heure je n'avais que des soupçons, mais à présent je suis sûr de mon fait.

« J'étais tellement surpris que je ne pus que balbutier :

« — Vous voulez plaisanter, père Jacques.

« — Non, mon garçon. Je ne plaisante pas avec mon devoir, me dit-il. Et la preuve, c'est que j'ai de jolies menottes toutes neuves que m'ont données les gendarmes et que je vais te mettre.

« Je suis solide, comme tu vois, poursuivit Jean Lapin, et le père Jacques est vieux.

« Mais il avait sa carabine, et il me dit :

« — Le juge de paix m'a autorisé à m'emparer de toi par tous les moyens. Mort ou vivant, il faut t'avoir. Si tu ne te laisses pas mettre les menottes, je te brûle.

« Il était le plus fort, je me laissai faire, tout en protestant de mon innocence.

« — Voilà ce que tu auras du mal à prouver, — me dit-il. Puis il ajouta en ouvrant la porte : — Allons ! en route, maintenant, nous avons un joli bout de chemin à faire d'ici à Laneuville.

« J'étais pris au piège comme une grive.

« Le garde champêtre me fit marcher devant lui.

« — C'est pourtant vrai, dit-il en cheminant, que les gendarmes n'osaient pas venir t'arrêter. Mais moi, je suis un vieux de la vieille, et je m'en suis chargé. Tu vois que j'en vauds bien un autre, hein ?

« — Je crois que vous avez bu un coup de trop, lui dis-je : car je ne sais pas ce que vous me voulez... Je suis un honnête homme ; braconnier, c'est vrai, mais je n'ai jamais assassiné personne.

« — Eh bien, moi, dit le garde, je te vas prouver que c'est toi l'assassin, elair comme le jour. Le cheval et le cabriolet sont entrés à Laneuville comme à l'ordinaire. Suivant son habitude, le cheval s'est arrêté devant la poste. La directrice s'est levée et a appelé Morrel le conducteur. Morrel n'a pas répondu, elle l'a secouru et s'est remplie de sang. Alors elle a appelé au secours : tout le pays s'est levé, et les gendarmes sont venus. Nous avons vu alors que le sac des dépêches avait disparu. Comme il a plu toute la nuit, la route est mouillée. Nous avons pris une lanterne de voiture avec les gendarmes et le juge de paix, et nous avons rebroussé chemin vers Avallon. C'est dans la courbe de Maurienne

que tu as fait le coup. Tu as des sabots qui marquent fort. Il y en a un qui a des clous. Nous avons retrouvé l'endroit où tu es descendu de voiture et où tu es entré dans le bois, nous avons trouvé les dépêches, et enfin comme le jour venait, j'ai bien reconnu ton pied. Tu as une manière de marcher à laquelle je ne me trompe pas, moi.

« J'étais pincé. Il fallait tâcher de filer, et ce n'était pas commode. Jacques était homme à m'étendre roide d'un coup de carabine, si j'essayais de fuir.

« Je n'avais plus qu'un espoir, c'était que mon chien me rejoindrait. La brave bête est comme moi. elle voyage toute la nuit, mais elle rentre au soleil levé.

« Je n'avais pas voulu l'emmenner, crainte qu'elle me gênât. Alors elle était allée en forêt pousser un lièvre ou un lapin.

« Tout à coup comme nous rentrions sous bois pour prendre un raccourci qui conduit à Laneuville, voici le chien qui apparaît. Il arrive en bondissant, je lui fais un signe, et avant que le père Jacques ait eu le temps de se reconnaître, il lui saute à la gorge. Alors je me mets à crier :

« — Pille ! pille !

« Pour se débarrasser du chien, le garde laisse tomber sa carabine.

« Mais j'avais les menottes et je ne pouvais pas m'en servir. Seulement, je mets le pied dessus, puis je me pousse sur le garde, je lève en l'air mes deux mains réunies et je l'assomme d'un grand coup.

« Il est tombé sur les genoux ; alors j'ai frappé encore, et puis encore, et le chien l'a achevé.

« Tu penses bien, compagnon, que je me suis sauvé.

« Un bûcheron m'a aidé à défaire mes menottes ; et voici quinze jours qu'on me cherche... Mais il n'y avait que le père Jacques qui connaît bien les bois du pays... Je me moque des gendarmes. »

Comme ils causaient ainsi, l'assassin et le forçat avaient contourné les roches, et tout à coup le dernier vit un filet de fumée qui s'élevait du milieu des arbres.

— Voici la soupe, dit Jean Lapin, en montrant la ferme dont on apercevait le pignon grisâtre et les murs en pisé.

Alors Jean Lapin siffla d'une façon particulière, il s'arrêta et attendit. Au bout de quelques minutes, un coup de sifflet semblable au sien lui répondit.

— Nous pouvons marcher, dit Jean Lapin.

Et ils continuèrent leur route sur la ferme dont la porte s'ouvrit devant eux.

Une femme se montra sur le seuil.

— Est-ce toi Jean ? dit-elle.

— Oui, j'amène un ami.

La femme jeta un regard soupçonneux sur le forçat évadé ; mais l'examen lui plut.

— C'est un étranger ? dit-elle.

— Il vient de loin, fit Jean Lapin.

— Ah !

Et tous deux entrèrent dans la ferme.

Il y avait trois personnes à mine sinistre au coin du feu : deux hommes jeunes et un vieillard.

La femme leur dit :

— Je savais bien que Jean viendrait ce soir...

— Je n'ai plus ni pain, ni vin, dit le braconnier.

— As-tu de l'argent, au moins ? fit le vieux.

— Taisez-vous donc, père, fit la femme avec humeur ; Jean

est ici chez lui, et il n'a pas besoin d'argent pour se procurer ce qu'il lui faut.

— Les temps sont durs ! grogna le vieillard.

— C'est possible, dit la femme, mais ça me plaît comme ça, à moi.

Et elle jeta sur ces trois hommes un regard impérieux et dominateur.

Le forçat évadé la considérait avec étonnement. C'était une femme d'environ trente-cinq ans, à la taille épaisse, aux bras nerveux, et dont le visage hâlé avait une beauté sauvage et fatale.

— Vous savez bien, dit-elle, que maintenant que Jean a sauté le pas, il ne s'arrêtera plus. De l'argent ? il en aura un jour ou l'autre...

— S'il veut travailler, dit le vieillard, car je sais un joli coup à faire par ici.

Ces mots firent tressaillir le forçat évadé.

### XXX

#### UNE POIGNÉE DE COQUINS

L'aspect des hommes, de la ferme et de la femme avait quelque chose d'étrange.

Le vieillard, dont la tête était toute blanche, avait un air farouche et craintif tout à la fois. Farouche, quand il regardait les deux jeunes hommes qui paraissaient être ses fils. Craintif, lorsqu'il sentait peser sur lui le regard de la femme.

Cette mégère, on le devinait, exerçait sur ces trois personnages un empire despotique.

Cheveux noirs, lèvres rouges, oeil profondément enfoncé sous l'arcade sorcellière, dents pointues et blanches comme celles des carnassiers, cette femme avait quelque chose d'irrésistible et de fatal.

Ferme, hommes et femme, tous avait des noms bizarres.

La ferme s'appelait la Fringale depuis plus d'un siècle.

Pourquoi ? Le mot fringale signifie faim canine. Si on examinait les quelques terres pierreuses qui en composaient tout le domaine, on comprenait la dénomination. Tous les fermiers qui l'avaient eue à bail avant la famille Leloup avaient été obligés d'y renoncer. Le père Leloup — c'était le vieillard — était venu s'y établir il y avait environ vingt ans. D'où venait-il ? Nul ne le savait. Il était étranger au pays. Sa femme était morte avant qu'il n'arrivât, et il avait avec lui ses deux fils encore en bas âge et une vieille servante.

Quand cette dernière mourut, le père Leloup prit la Fouine à sa place. Elle avait alors quinze ans, était fille de l'hospice et jouissait dans le pays d'une réputation de malice et de méchanceté peu commune.

Cinq ans après, elle épousa Jacques Leloup, le fils aîné ; et, dès lors, elle devint la maîtresse absolue. Son beau-père, son mari et son beau-frère tremblaient devant elle.

Il lui prit fantaisie d'accueillir Jean Lapin le braconnier ; les Leloup subirent cette humiliation sans mot dire.

Ce n'étaient pourtant pas des gens commodes, au dire de l'opinion publique. Eux seuls avaient trouvé le moyen de vivre sur le domaine de la Fringale et de payer régulièrement leur fermage. C'en était assez pour qu'on prétendît qu'ils avaient trouvé des ressources dans une autre industrie que l'agriculture. Depuis bien longtemps des bruits sinistres couraient sur ces hommes, venus on ne savait d'où. Le voyageur bien renseigné ne passait jamais le soir aux environs de la ferme. On prétendait même, dans les villages environnants, que si on retournait trop

profondément la terre des champs de la Fringale, la charrue pourrait y mettre à nu des ossements blanchis. On allait jusqu'à raconter l'histoire du toucheur de bœufs.

Qu'était-ce cette histoire ?

La voici :

Un toucheur ou conducteur de bœufs, pris par la nuit et le mauvais temps, avait frappé à la porte de la Fringale et demandé un gîte. Il s'en revenait d'une foire du Nivernais où il avait conduit un troupeau considérable, et il portait sur lui une somme assez importante. Qu'était-il devenu ? Les Leloup prétendirent qu'il était parti de chez eux avant le jour ; mais nul ne l'avait revu.

La justice émue fit des perquisitions et ne trouva rien.

Or donc, c'était dans ce repaire que Jean Lapin, le meurtrier du malheureux courrier, avait conduit sa nouvelle connaissance, le forçat évadé.

Le vieux Leloup s'était dérangé en grognant de sa place habituelle pour laisser les nouveaux venus s'approcher du feu.

— Ici, dit Jean Lapin au forçat, on est tranquille, compagnon, et on peut souper à son aise.

— Je vais décrocher la marmite et mettre les assiettes sur la table, dit la Fouine. Jacques fera le guet dehors.

— Ce n'est pas inutile, murmura le vieux Leloup, les gendarmes n'arrêtent pas de fureter... et s'ils viennent ici, nous aurons encore des histoires, comme au temps du toucheur de bœufs.

— D'abord, dit la Fouine, ils ne viendront pas.

— A savoir, gronda le vieillard ; n'as-tu donc pas appris que la brigade de Laneuville est changée ?

— Depuis quand ? demanda vivement Jean Lapin.

— Depuis quinze jours.

— Ah ! et les nouveaux, les a-t-on vus ?

— Je les ai vus, moi, dit la fermière, on ne m'appelle pas la Fouine pour rien. Faut que je sache tout. Je suis allée au bourg tout exprès. Ils ont de mauvaises binettes ; il y en a un surtout qui sort de faire un congé en Afrique. Il a l'air d'un rude homme. Mais, ajouta la Fouine, faut pas que ça empêche notre pauvre Lapin de souper, ni monsieur non plus. Au besoin, nous avons la cuve dans la cave. C'est une bonne cachette. On rôderait dix ans autour qu'on ne trouverait rien.

Parlant ainsi, elle décrocha la marmite de fer qui bouillait sur le feu et se mit à remplir les assiettes.

Quant à Jacques Leloup, il prit son fusil, et docile aux volontés de sa femme, il sortit d'un air de mauvaise humeur, pour aller faire sentinelle aux environs de la ferme.

Jean Lapin prit alors la parole :

— Hé ! père Leloup, dit-il, vous prétendiez donc tout à l'heure qu'il y avait une belle affaire par ici ?

— Oui, dit le vieillard, mais faut du toupet pour ça, et savoir si tu en auras assez ; car moi, je suis trop vieux maintenant, et quand à mes fils, c'est des vrais poltrons. Un chien de vache leur fait peur.

— Bah ! dit Jean Lapin, on ne peut pas me raccourcir deux fois après tout, il faut que je me rattrape.

— C'est bieu parlé ça, dit la Fouine.

— Conte donc la chose, papa, reprit Jean Lapin.

Le forçat mangeait avidement, mais il était tout oreilles.

— Je veux parler de M. Jalouzet, dit le fermier.

— Le vieux de la Combette ?

— Oui.

— Eh bien ? fit Jean Lapin d'un air interrogateur. Que lui voulez-vous ?

— Il est vieux, le bonhomme, et il est riche.

— Oh ! pour des terres, il en a... mais... des écus ?

Le vieux Leloup haussa les épaules ;

— Nous n'aurions pas assez de feuillettes dans la cave pour mettre tous ceux qu'il a dans son château, mon gars.

— Vous croyez ?

— Ce serait un beau coup, si on pouvait le faire.

Jean Lapin parut réfléchir.

— Je sais bien, dit-il, que la Combette — c'était le nom de la propriété de celui dont on parlait — est bien isolée et qu'il y a une bonne demi-lieue à travers bois avant de rencontrer une maison. Je sais bien encore que le vieux grigou n'a ni femme ni enfants ; mais la ferme est tout auprès.

— Ça c'est vrai.

— Et puis il y a deux domestiques, l'homme et la femme.

— Peuh ! fit le vieillard.

— La femme est une robuste gaillarde. L'homme est garde-chasse. Il vous met à cent pas une balle dans un tronc d'arbre.

— Je ne dis pas non, fit le vieillard.

— Ensuite, continua Jean Lapin, il y a deux gros chiens qui sont quasiment féroces comme des loups et qu'on lâche la nuit.

— Si ce n'est que les chiens qui te gênent, dit la Fouine, je me chargerai bien de les empoisonner.

— Cette petite, fit le vieux qui était courtisan à ses heures, est pleine de bon sens.

— Enfin, dit Jean Lapin, les fermiers sont en nombre, et les portes de la Combette ne sont pas en bois pourri. Que voulez-vous que fasse un homme seul ?

— D'abord, dit le forçat, nous serions deux.

— Bon ! reprit Jean Lapin, mais c'est les fermiers et le garde qui m'inquiètent. Tous chasseurs et des gars solides !

Le vieux Leloup haussa dédaigneusement les épaules.

— Quel jour sommes-nous ? dit-il.

— C'est jeudi, dit la Fouine.

— Oui, mais combien du mois ?

— Le vingt-deux.

— Et quel mois.

— Le mois de décembre, donc !

— Eh bien, reprit le fermier, dans deux jours, c'est veille de Noël, on chante la messe de minuit au bourg de Laneuville.

— C'est juste ! dit le braconnier.

— Et faut croire que les gens de la Combette iront.

— Oui... mais alors... le maître aussi ?...

— Oh ! non, dit le vieux, tu ne sais donc pas qu'il se vante d'être païen ? Il ne va à la messe que lorsqu'on chante un Te Deum.

— L'idée n'est pas mauvaise ! dit Jean Lapin. Faudra en jaser un brin.

Et il posa ses coudes sur la table et alluma sa pipe.

Le forçat écoutait avidement.

Le vieux Leloup ajouta en manière de péroraison :

— Tu as dit une chose vraie, tout à l'heure, Jean Lapin. On ne peut pas tuer deux fois le même homme. Tu as déjà ton compte avec le courrier, on peut essayer du maire. C'est tout profit, mon garçon.

— Vous avez raison, père, dit la Fouine avec un calme effrayant.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 11 MARS 1880—(No. 11.)

## LA DUCHESSE DE NEMOURS

## DEUXIÈME PARTIE

## VII

## SAUVEZ LE ROI !

La voûte du ciel, qui naguère s'étendait toute noire au-dessus de ces jardins remplis de lumière, commençait à s'éclairer du côté de l'Orient : C'était l'aurore qui venait.

On vit sortir du palais de Salomon deux hommes enveloppés dans de vastes manteaux à l'instant même où la joie des convives arrivait à son apogée. A ces deux hommes se joignirent quelques soldats hébreux de la garde du fils de David.

Ils descendirent les degrés du perron et entrèrent sous les pavillons où les gens du commun satisfaisaient leur appétit.

Ils s'assirent à une table; le pavillon qu'ils avaient choisi était précisément celui où nous laissons naguère Tranquille et Jean le Blond en sérieuse conférence.

Les gardes de Salomon se placèrent sur le devant de la table; un peu en arrière maître Tarchino s'assit. Son compagnon, qui avait un capuchon sur le visage et qui semblait vouloir cacher jusqu'au moindre détail de son costume sous les larges plis de son manteau, s'adossa contre un pilier en tournant le dos à la lumière.

Avant de verser du vin aux soldats, Tarchino interrogea de l'œil son mystérieux camarade et lui désigna d'un geste discret la table où Jean le Blond et Tranquille s'asseyaient l'un auprès de l'autre.

L'homme au manteau garda le silence, et l'attitude qu'il prit sembla dire: Vous m'avez promis des preuves, mettez-vous en besogne: moi, je ne puis qu'attendre et juger.

Tarquin se mit donc en besogne.

— Or ça, mon ami Pierre, dit-il en s'adressant à l'un des hommes d'armes, nous avons pillé, toi et moi, et fait pis, c'est vrai, mais ce réprouvé de connétable Bernard suçait le peuple jusqu'au sang, et quand il n'y avait plus de sang dans les veines du peuple, le connétable foulait encore avec son pied pour voir s'il sortirait une dernière goutte!

Vincent Tarquin parlait ainsi à haute voix; tous ceux qui étaient dans le pavillon l'entendirent, mais personne ne s'émut le moins du monde, parce que chacun était là pour se divertir, et que le connétable Bernard était en terre depuis plus de vingt ans.

Tranquille prêchait Jean le Blond qui l'écoutait de son mieux, en guettant du coin de l'œil le quadrille des chevaliers-noirs. Tranquille n'avait pas même prêté attention aux paroles de Tarchino qui étaient pourtant à son adresse. Quant à Jean le Blond, je crois qu'on aurait pu outrager devant lui tous les héros de l'histoire; sa tête et son cœur étaient pleins.

— Oui, oui, répondit le soldat Pierre, il paraît que ce Bernard d'Armagnac était un méchant seigneur.

Tranquille trassaillit faiblement, et sa phrase commencée resta suspendu à sa lèvre. Il était impossible que ce nom d'Armagnac, prononcé tout à coup, ne frappât point l'oreille de Tranquille.

— Un méchant seigneur, reprit Tarchino, dont l'œil ne quittait plus sa proie, dis-donc un damné, mon ami Pierre!

Tranquille haussa les épaules avec humeur et tourna la tête comme pour ne plus entendre.

— J'étais en train de te dire, mon petit Jean, voulut-il pour-

suivre, que nous restâmes debout à l'attendre toute cette nuit-là dans la cabane. Étienne, le fils du bucheron, sortit bien des fois dans la forêt pour t'appeler, mais tu ne répondais pas... Moi je disais toujours à ta mère qui pleurait: Il va revenir, il va revenir...

Il s'interrompit une seconde fois parce que les mots de traître et de félon venaient d'arriver à son oreille, accolés au nom d'Armagnac.

— Je vais lui demander pardon à genoux pour le mal que je lui ai fait, dit Jean le Blond, ma mère sait bien que je l'aime de tout mon cœur... Et quand je lui aurai dit comme j'étais malheureux et triste! comme mon cœur m'a emporté tout à coup, comme ma tête est devenue folle!...

— Tais-toi! prononça tout bas Tranquille, écoute!

Ses sourcils étaient froncés, son poing fermé se crispait sur la table.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le jeune homme étonné.

Jamais il n'avait vu pareille figure à son pauvre ami Tranquille.

— Est-tu donc sourd? murmura celui-ci dont le regard était tout plein de reproches.

Jean le Blond ne comprenait pas.

Il ne comprenait pas que la colère concentrée de Tranquille avait son origine dans l'entretien des soudards attablés là tout près, il n'avait fait aucune attention à cet entretien, il n'avait pas même entendu Tarchino mettre sur le compte du connétable Bernard je ne sais quelle repoussante histoire, qui avait excité, comme il faut, la risée des soldats du roi Salomon.

Le beau visage du jeune homme restait en ce moment si calme que Tarchino eut un mouvement d'hésitation. L'homme au large manteau, qui était toujours appuyé contre son pilier, lui dit du bout des lèvres:

— Tu vois bien que tu te trompes, maître Tarquin, si cet enfant avait une goutte de sang d'Armagnac dans les veines, tu aurais déjà vu entre tes deux yeux la pointe de son épée!

— Patience, Monseigneur, murmura l'Italien, nous ne faisons que de commencer.

Et il reprit à haute voix.

— Mais par la mort-diable! celui-là n'était rien auprès de son fils, Jacques d'Armagnac, le misérable foinentic que nous portâmes au gibet des halles!

La poitrine de Tranquille se souleva et sa respiration siffla dans sa gorge.

— Entends-tu? fit-il d'une voix étranglée.

— J'entends que ces gens-là parlent des anciens seigneurs d'Armagnac, répondit Jean le Blond, et cela ne me fait rien.

La stupéfaction et l'indignation se peignirent à la fois sur le visage de Tranquille.

— Ah! prononça-t-il avec effort, cela ne te fait rien... Tu n'as donc pas de cœur?

Jean le Blond se mit à rire.

— Ah ça, bon ami, s'écria-t-il, rêvez-vous tout éveillé? Vous qui m'avez prêché tant de sermons pacifiques, vous qui me disiez encore, il n'y a qu'un instant: Celui qui tire l'épée, périra par l'épée, vous voilà qui m'accusez de manquer de cœur, parce que je ne me jette pas comme un extravagant au milieu d'une discussion de soudards ivres.

Tranquille baissa la tête sans répondre.

— Et que m'importent à moi, poursuivit le jeune homme, ce Bernard d'Armagnac et ce Jacques d'Armagnac, et tous les Armagnacs de la terre!...

La longue et maigre main de Tranquille se leva vivement et se posa toute tremblante sur les lèvres du blasphémateur.

— Tais-toi! murmura-t-il, oh! par pitié, tais-toi!

Il y eut dans le regard que le jeune homme lui jeta, je ne sais quel rayonnement bizarre qui, aussitôt allumé, s'éteignit; un observateur, témoin de cette scène, se serait demandé si Tarchino était le seul ici qui jouât un rôle.

Jean le Blond cherchait depuis bien longtemps à percer le voile qui l'entourait. Cette nuit, Jean le Blond avait vécu dix années: c'était un enfant, mais c'était un homme, et le sens diplomatique naissait en lui à son insu, comme naguère sa bonne épée avait sauté malgré lui, hors du fourreau.

Jean le Blond était trop bon, trop jeune, trop loyal, pour parler sans motif, comme il venait de le faire, d'un nom qui était, pour lui, le nom de ses seigneurs, car il n'ignorait point que l'écusson buriné sur sa poitrine était celui d'Armagnac.

Jean le Blond voulait savoir, Tranquille restait comme épouvanté; Jean le Blond, cachant son jeu supérieurement, fixait sur lui son regard calme. Et l'homme au large manteau disait, avec un commencement de raillerie:

— Tarquin, tu vois bien que tu te trompes!

Les yeux méchants de Tarchino eurent un éclair.

— Et ce ne fut pas assez du gibet, reprit-il, pour ce maladrin qui fit tant d'orphelins et de veuves; j'aurais voulu, moi, qu'on mit son corps sur une claie et qu'on le traîât dans la boue de nos rues!

Tranquille avait toujours les yeux baissés: il n'osait plus regarder son élève, mais ses dents claquaient l'une contre l'autre. Il se disait:

— Insensé que je suis! j'allais moi-même appeler le péril sur la tête de l'enfant! j'allais le jeter, sans défense, au milieu de ces hommes de sang qui le cherchent peut-être...

— Et au-dessus de la claie, continuait Tarchino, j'aurais voulu écrire sur un carré de parchemin: Voici le corps du dernier Armagnac, menteur, voleur et lâche!

Tranquille ferma ses oreilles avec ses mains.

Une nuance de pâleur vint au front de Jean le Blond.

Tranquille se leva précipitamment, parce qu'une pensée naissait dans son esprit.

— Il faut nous retirer, mon petit Jean dit-il avec prière, ne me refuse plus, au nom de Dieu, et viens avec moi vers ta mère qui va être si heureuse en t'embrassant.

Jean le Blond avait toujours son apparence de calme, et pourtant ce fut d'une voix altérée qu'il répondit:

— Mon devoir me retient ici, ami Tranquille. Quand il en sera temps, je n'aurai pas besoin que tu me dises deux fois de courir vers ma mère.

Tranquille retomba sur son siège; il n'osa pas se retourner pour regarder les soudards. La sueur froide coulait à grosses gouttes le long de ses joues livides et creuses.

L'homme au manteau regarda Tarchino en ricanant, et la gorge de Tarchino eut un râle de fureur.

— Et savez-vous, reprit-il avec une véritable rage, il y avait dans la maison une infamie plus honteuse que l'infamie du père, et que l'infamie du fils! il y avait l'infamie de la femme...

Un gémissement s'échappa de la poitrine de Tranquille; Jean le Blond ferma les yeux, mais il ne bougea pas.

Il restait là, droit sur son siège, pâle maintenant, immobile et froid comme un marbre.

— Il y avait, poursuivit Tarchino, dont la bouche semblait vomir du fiel, il y avait, cette mauvais épouse, que son mari battait de verges devant les valets.

Tranquille chancela sur son siège.

— Cette Isabelle, continua encore Tarchino avec un éclat de voix, dont les larrouesses se jetaient le nom à la face quand elles étaient à bout d'injures.

Tranquille se dressa sur ses pieds comme un automate, et Tarchino se tut, car désormais il attendait.

Une lutte terrible avait lieu dans le cœur de Tranquille. On le vit joindre les mains et remuer les lèvres, comme s'il eût prié Dieu; on vit deux larmes silencieuses descendre lentement sur sa joue, — puis ses yeux flambloyèrent tout à coup, et tout le sang de son cœur rougit son visage.

Il avait résisté, mais quelque chose de plus fort que lui le poussait et l'entraînait.

— Lève-toi! dit-il d'une voix impérieuse et haute, à Jean le Blond qui obéit.

Cette voix vibra si solennelle et si forte, que tous les groupes épars regardèrent et se rapprochèrent. L'homme au manteau rabattit son capuchon sur ses yeux et cessa de s'appuyer au poteau.

La face de Tarchino avait pris une expression de triomphe.

— Tire ton épée, dit Tranquille.

Jean le Blond dégaina.

La voix du pauvre frère faiblit; mais il dit encore:

— Armagnac! va venger ton père et ta mère!

Jean le Blond poussa un grand cri de joie et bondit au milieu des soudards qui avaient tiré leurs épées.

.....  
Ce qui se passa fut plus rapide que l'éclair:

Une femme, portant le costume des épouses de Salomon, celle-là même qui s'était assise naguère auprès de Blanche, venait de sortir du palais et descendait avec lenteur les degrés du perron.

Elle s'arrêta aux premières insultes vomies contre le duc de Nemours et sa famille; quand son regard, attiré par le mouvement de Tranquille, se porta vers la table où celui-ci était avec son élève, la femme voilée fit un pas pour s'élaner de ce côté.

C'était l'instant où Tarchino jetait à pleines mains l'outrage sur le pur et noble nom de la duchesse Isabelle; la femme voilée n'eut pas le temps de descendre un degré de plus, car à peine Tranquille, emporté par son irrésistible colère, eut-il prononcé ses dernières paroles, que Jean le Blond, l'épée nue, se dressait en face du vil insulteur.

La femme voilée appuya ses deux mains contre son cœur: ses jambes tremblantes fléchirent, sa prière ardente et désolée, qui voulait s'élaner vers Dieu, mourut sur ses lèvres.

Jean le Blond était là, au milieu des estocs dégainés, si jeune, si beau, si fier, qu'on eût dit un de ces héros fabuleux qui n'ont qu'à se montrer pour mettre leurs ennemis dans la poussière.

Et par le fait, les soldats hésitaient. En ce moment, il se fit un grand bruit autour du palais; le flot des convives sortait, et comme la litière de la reine de Saba se montrait de nouveau en tête du cortège, le quadrille des chevaliers noirs s'ébranla tout à coup.

Ils allaient, serrés les uns contre les autres, ils fendaient la cohue, tout à coup grossie, comme la robuste proue d'un navire sépare l'écume turbulente des vagues. Ils se dirigeaient en droite

ligne vers la seconde sortie du palais par où débouchait le cortège.

Jean le Blond leur tournait le dos; il n'avait quitté son poste qu'un instant, et cet instant suffisait pour lui faire perdre le bénéfice de sa longue attente.

Mais Jean le Blond ne songeait guère aux chevaliers noirs. Jean le Blond était comme ces heureux devant qui le ciel s'ouvre tout à coup; il se sentait devenir ivre et n'agissait plus que suivant une sorte d'instinct. Il savait — il savait!

— Mes bonnes gens, dit-il aux soldats d'un ton assuré et comme s'il eût cru que ces paroles allaient suffire pour remettre au fourreau les estoës dégainés, je ne veux point vous faire de mal; cet homme seul a péché: je n'ai que cet homme à punir!

Il écartera les soudards qui, en vérité, se laissèrent faire et se mit devant Vincenzo Tarchino.

Tarchino souriait; l'homme au large manteau venait de lui dire:

— Je commence à croire que tu avais raison!

Les clameurs grandissaient de l'autre côté du palais; la femme voilée demeurait sur les degrés, immobile comme une statue; une agitation soudaine et tumultueuse soulevait la foule.

— Le roi! Le roi! crièrent des voix épouvantées, sauvez le roi!

L'homme au manteau recula comme si on l'eût frappé à l'improviste; il regarda tout autour de lui d'un air effaré à travers les trous de son masque.

L'épée de Jean le Blond et celle de Tarchino se croisèrent.

— Le roi! dit une voix de jeune fille au haut des marches du perron, sauvez le roi!

Jean le Blond fit un saut en arrière et tourna les yeux vers le seuil élevé du palais: il vit Blanche d'Armagnac, sans masque, ni voile, qui le regardait et qui lui montrait, de sa main tendue, le quadrille noir, serré par la foule et au-dessus duquel on voyait tourbillonner et briller les lames des épées.

Jean le Blond fit un geste muet d'obéissance et la jeune fille disparut.

— Maintenant, dit-il à Tarchino, je n'ai pas le loisir, mais je sais bien comment te reconnaître!

Ses jarrets souples et vigoureux plièrent, il passa plus rapide qu'un trait sous l'épée de l'Italien qui restait en garde, et d'un court poignard, qu'il portait à la ceinture, il lui laboura par deux fois et profondément le visage en la forme d'une croix de saint André.

Tarchino poussa un rugissement de fureur. Jean le Blond franchissait déjà l'espace qui le séparait du quadrille noir.

— Demain, cria-t-il, à la tombée de la nuit, devant les murs du Louvre!

— Fais de ton mieux, Vincent Tarquin, murmura l'homme au manteau, montrant sous son capuce le visage de Gravelle, nous avons laissé aux griffes du petit lion le temps de croître et de durcir. Fais de ton mieux, demain à la tombée de la nuit devant les murs du Louvre!

— Alors, vous me le donnez, monseigneur?

— Je te le donne, répondit Gravelle.

Au moment où Jean le Blond, après avoir balaféré Tarchino, la foule, comme un sanglier lancé fait son trou dans la feuillée, il n'y avait plus que onze chevaliers dans le quadrille noir.

Le douzième, celui qui avait la taille d'un enfant et qui portait à son chaperon les couleurs de madame Blanche s'était aventuré follement au-devant de ses compagnons pour arriver le premier à la litière de la jeune reine et Thibaut de Ferrières, à la tête d'une troupe d'hommes d'armes, était parvenu à le couper.

Ce fut à ce moment que le chef des chevaliers noirs, arrachant son masque et montrant la noble figure du duc d'Orléans, qui se nomma depuis Louis XII, jeta ce cri de détresse et dit:

— Le roi! sauvez le roi!

Les chevaliers composant le quadrille n'avaient pas la liberté de leurs mouvements; ils étaient comme étouffés au plus fort de la foule et les hommes d'armes de Thibaut, feignant de ne point savoir qui était l'audacieux qui avait porté la main sur la reine de Saba, criaient: A mort!

— Où vas-tu, mon frère Jean! demanda une voix dans la cohue.

— A moi frère! répondit Jean le Blond sans se retourner, viens avec moi et fais comme moi!

Il y avait plaies et bosses à distribuer; Jean le Brun ne se fit pas répéter l'invitation, et voilà nos deux compagnons travaillant de conserve et arrivant au lieu où l'imprudent jouvenceau, qui portait les couleurs de madame Blanche, allait passer un méchant quart d'heure.

Au loin, on entendait toujours le duc d'Orléans et ses pairs qui répétaient: Le roi! sauvez le roi!

Il n'y avait pas deux manières de commencer l'entretien. L'épée de Jean le Blond traversa de part en part la gorge de Thibaut pendant que l'estoc de Jean le Brun fendait le crâne d'un autre coquin dont le nom n'importe guère. Et une fois commencée ainsi la conversation ne chôma point. Nos deux bons amis travaillèrent de leur mieux pendant quelques secondes et Jean le Blond parvint enfin à saisir, par son manteau, le jeune chevalier noir, prisonnier.

Il était aux trois quarts évanoui, ce pauvre enfant, et n'avait plus de paroles. Les voix du quadrille se rapprochaient et l'on entendait, de ce côté, le bruit des épées.

— A moi, Messeigneurs! cria Jean le Blond, je tiens le roi!

Il faut renoncer à peindre la stupéfaction de la foule qui entendait prononcer ainsi de tous côtés le nom du roi, et qui assistait inopinément à cette bataille acharnée.

Les têtes des chevaliers du quadrille se montrèrent au-dessus de la cohue.

— Ferme! ferme! mon gentilhomme! dit Louis d'Orléans, nous voici! Tenez bon!

Les soldats de Thibaut de Ferrières avaient déjà décampé, laissant une demi-douzaine des leurs sur la place. Il n'était plus temps de crier: Ferme! ferme! La bataille était gagnée.

— Ah ça dit Jean le Brun en se grattant l'oreille, j'ai frappé pour faire comme toi, mon frère Jean. Je ne sais pas si celui-là est le roi, mais nous avons fait de mauvaise besogne, car ceux qui sont couchés par terre appartenaient à Olivier de Gravelle, mon seigneur. Puisque te voilà en sûreté je te souhaite bonne chance et je prends mes jambes à mon cou.

Il remit son épée au fourreau et s'esquiva.

Le roi était au milieu des chevaliers noirs.

— Saint-Dieu! mon gentilhomme, s'écria Louis d'Orléans, qui embrassa Jean le Blond de bon cœur, dites-moi votre nom, je vous prie. J'oublie mes ennemis, mais c'est pour mieux me souvenir de ceux que j'aime.

— Monseigneur, répondit Jean le Blond, il y a cinq minutes, je n'avais pas de nom, et depuis cinq minutes il s'est passé tant de choses impossibles, que je ne sais plus si je veille ou si je rêve.

— Donc il faut nous y prendre autrement, dit le duc qui écartera en se jouant les cheveux mouillés du page. Regardons-nous bien tous les deux, mon compagnon!

Il souriait, heureux et bien content qu'il était le digne prince.

— Oh! oh! s'écria-t-il, un beau jeune homme, par Saint-Louis! et déjà si franche lame!

— Mon bien-aimé sire, ajouta-t-il en se tournant vers le roi, regardez, je vous prie, celui-là qui est votre sauveur.

L'enfant au chaperon enrubanné leva ses yeux languissants sur Jean le Blond et fit un signe de tête.

— Le roi se souviendra, dit le duc d'Orléans dont le loyal visage se couvrit d'une légère rougeur, et s'il oubliait, j'aurais pour lui de la mémoire. Beau pago tout ce que vous nous demanderez, vous l'aurez: même un nom! Il leva son épée et commanda:

— Messieurs, à l'hôtel des Tournelles!

Quand le quadrille noir se mit en marche, il n'y avait plus dans ses rangs un seul visage qui ne fut découvert; on put reconnaître derrière Louis d'Orléans les têtes les plus illustres de la noblesse française: Dreux, Montmorency, La Tremouille, Rohan, Rieux, Grammont, Mortemart et Coucy. Au centre, marchait Charles VIII, roi de France, soutenu par Douglas, duc de Touraine et par le comte de Foix.

Personne ne s'opposa désormais au passage du quadrille et messire Olivier de Graville, comte de la Marche, qui avait dépouillé ce large manteau que nous savons, s'inclina jusqu'à terre, en l'honneur de Sa Majesté.

C'était dans une rue déserte du Paris méridional, avoisinant cette partie de l'enceinte qui confinait à l'hôtel de la Marche: Jean le Blond, encore essoufflé, les cheveux baignés de sueur, marchait entre sa mère et Tranquille. Sa mère le pressait avec passion contre son cœur. Jean le Blond souriait comme un enfant qui sort d'un rêve. Le pauvre Tranquille, lui, allait le front baissé, les bras tombant et secouait la tête avec désolation.

La lueur rougeâtre d'un lumignon, brûlant aux pieds d'une Vierge dans sa petite niche grillée, se projetait sur ce groupe. Il y avait quelques minutes à peine qu'ils avaient quitté, tous les trois et non sans danger, les Etats du roi Salomon.

— Demain, à la tombée de la nuit, devant les murailles du Louvre! pensait tout haut tranquille, et c'est moi qui suis cause de tout cela! Ils le cherchaient depuis quinze ans, ils ne le trouvaient pas! moi, malheureux que je suis, je leur ai dit: Le voilà!

— Ma noble dame, s'écria-t-il, en fléchissant le genou au milieu de la rue, Dieu m'est témoin que je ne suis pas un traître. Pardonnez-moi! Pardonnez-moi!

La duchesse regardait son fils avec un orgueil enthousiaste.

— Relève-toi, dit-elle à Tranquille en lui tendant la main.

De son autre main elle caressait les cheveux humides de Jean le Blond qui lui souriait doucement.

— Tu as bien fait, bon ami, dit le jeune homme.

La duchesse Isabelle le serra encore une fois dans ses bras; une larme trembla au bord de ses paupières, puis elle répéta d'une voix émue, mais distincte:

— Ami, tu as bien fait!

### TROISIÈME PARTIE

#### I

#### LES BOURGEOIS DE PARIS

Il y avait dans Paris une de ces émotions sourdes qui vident les rues et jettent la population curieuse vers quelques centres choisis par la circonstance. Les groupes se formaient sur la rive droite de la Seine aux environs des jardins Saint-Paul, et tandis

que vous n'eussiez point trouvé une âme vers le quartier des écoles et dans la Cité, les abords des halles étaient encombrés de politiques et de bavards.

On disait que le roi Charles VIII était rentré malade, en son château des Tournelles; on disait que madame Anne de France, régente, était au lit, plus malade que son frère, à l'hôtel Saint-Paul. On disait que des hommes d'armes, nouveaux venus, portant ces couleurs d'Orléans qu'on n'avait pas vues à Paris depuis des années, tenaient garnison à la Bastille Saint-Antoine.

Et ce mot que Vincenzo Tarchino avait rapporté la veille à messire Olivier de Graville, courait de groupe en groupe, comme si Paris eût possédé déjà des journaux du soir, pour apprendre la fraîche nouvelle: Le roi avait dit: « Je veux! » Le petit roi, l'enfant timide et faible qui avait tremblé si longtemps devant madame Anne, sa sœur!

Aux deux Châtelets, au Louvre, et aux diverses portes de l'enceinte, les soudards appartenaient à madame Anne. A la tour du Louvre notamment, la garde était faite par les hommes d'armes de la Marche.

Mais quand un mouvement doit avoir lieu dans Paris, les forteresses ont tort. Les bourgeois n'étaient pas contents; parmi le peuple on voyait de certaines mines qui sentaient à plein nez la bagarre.

Ce matin-là, bien des boutiques restèrent closes dans les rues marchandes: bien des volets de chêne garnis en fer demeurèrent fermés aux pignons des nobles et des bourgeois. Le guet stationnait, la pertuisane au poing, sur la petite place du Châtelet; ceux qui venaient de la ville haute, disaient que les chaînes étaient déjà tendues, depuis la rue Aubry-le-Boucher jusqu'à la rue Mauconseil qui touchait à la porte Saint-Denis.

Le silence qui régnait dans les bas quartiers avait quelque chose de menaçant et de sinistre. On écoutait, parce qu'à chaque instant une clameur de guerre pouvait naître, et quand l'heure tombait lentement du haut des clochers, chacun tressaillait comme si c'eût été là le premier appel du tocsin.

Tout autour des halles, le populaire affluait; les harengères, dont le corps respectable venait de se constituer, donnaient déjà de la voix.

Maître Richard, le gantier de la Marche, était là comme de raison, avec son compère, maître Antoine, ancien drapier d'Armagnac, et les autres boutiquiers que nous avons vus la veille, à l'auberge de la Pic, et dont la conversation avait été si brutalement interrompue par les soudards d'Olivier de Graville.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 2 JANVIER 1880—(No. 2).

### “ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit. “ Feuilleton Illustré, Boite 1086 B. P.”

HOULE & CIE., Propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL.